

## Cages

Gilles Dandurand

---

Numéro 81, printemps 1999

Passages

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13573ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Dandurand, G. (1999). Cages. *Moebius*, (81), 37–42.

GILLES DANDURAND

*Cages*

Le regard se pose seul sur la page primitive  
dans le vent des lourdes blancheurs  
quel être est-il l'ange aux vêtements ainsi secoués  
il faut venir vers lui à pas de mots  
et les tendre comme des cages

*No man's land*

Le tremblement de métal d'un ange à huit heures  
encore ce poisson de fil de fer noirci  
serrure en dérive sur les lèvres d'une figure sans proue  
nulle carte où poser la pointe d'un compas  
ah

La plupart des géographes ignorent ces terres plates où  
l'on creuse un trou  
pour que s'y retire la mer avant trois journées  
complètes  
la nuit est essorée de l'indigo qu'il faut pour raturer  
tout signe de vie  
le temps plein comme un œuf roule au bas du nid et  
jamais ne touche terre

Un vent si blanc règne  
une ardeur de vivre sans lune ni soleil avec un grand  
souffle au cœur  
rien ne se dit à la table de cuisine  
mais tout autrement sous l'échafaud funéraire  
les élévations de cris en queue de poisson dans les cieux

*Saison*

Est-ce le ciel qui varie par-delà la fragile nudité des  
fantômes transis  
est-ce une fleur au cerveau qui lancine  
ou midi qui s'incline et sait prendre l'angle qu'il faut  
pour réfléchir dans ton œil la lumière qui t'aveugle

Ton existence s'allonge  
et trotte par terre comme l'aiguille noire au cadran de  
la montre  
le désir de poser un pied devant l'autre de coucher tout  
l'être sur le gravier  
est depuis longtemps soufflé par quel vent  
en quel jour si on a cessé de compter même les années

Tu restes debout dans une cage de verre

*Deuil*

Que ceux qui ont vécu et qui sont morts il y a  
quelque temps  
te fassent passer le seuil que tu ne peux franchir  
même si tu le veux

Que ne demeure-t-il le temps  
cette heure encore un peu où il a semblé que tout  
dépendait de toi  
la vie et encore la vie  
désormais personne ne te demande plus de dire oui

Il ne reste qu'elle  
celle que tu n'as pas vue  
qui s'en va le long d'un mur long comme la rue qu'elle  
a traversée  
te laissant derrière

Dans ton œil croît toujours le même arbre  
qui couvre d'ombre la moitié de toi-même

*Énigme*

Qui traverse la route sous l'averse sans laisser de trace  
une danse sans danseur  
qui connaît le chanteur de chants sombres sous les pins  
le vent qui ne sait pas son chemin ni rien

Il a suffi que l'arc-en-ciel se tînt sur un pied puis sur  
l'autre  
pour que tu portes la bague d'or au doigt  
une bille de marbre dans la paume  
tu tâtes encore le sol pour trouver le centre du monde  
un trou peut-être où planter un poteau

La mort n'est pas à l'ouest pas plus que la vie ne  
commence à l'est  
le nord est blanc de peur  
le sud est jaune de rire  
ce qui vit enterre ce qui ne vit plus  
puis attend appuyé sur sa pioche ce qui ne vivra plus

Tu cisèles un masque en papier pour tuer le temps  
rouge jaune et bleu sans trous pour les yeux

voyager est affaire d'aveugle

*Soir*

Des oiseaux s'égarent dans le soir orange et noir  
et toi-même dans ton cœur  
qu'un chemin arrive enfin au seuil d'une existence  
prochaine  
sans que tu te dises va-t-il plus loin  
n'y a-t-il rien qui se puisse pour demain

Assis sous le dernier orme tu voyages les yeux fermés  
dans l'univers qui court après sa queue  
il faut chercher Dieu dis-tu entre deux pages sur de  
petites images  
qu'est-ce enfin pour une tête qui roule comme un  
écureuil en automne  
avec de grands cris d'un sapin à l'autre

Il n'y a plus rien à voir  
aucune rencontre à faire dans l'âme livide des mares  
ni image ni hommage  
à peine une clarté et juste assez de souffle dans les  
narines  
pour se savoir vivant et se désirer mort

Des oiseaux rêvent entre les cils d'une morte  
dont l'œil à l'envers regarde dans un cerveau désert  
ton cœur qu'on emporte laisse son fantôme à la porte  
un feu qui doute le jour peut-être qu'on brûle sur la  
route